

Une tasse de thé

La journée de Sergueï Bogdanov commença mal. Très tôt il eut un coup de fil de Vladivostok. C'était une ancienne copine de classe, Alenka. La connexion était exécrable, il comprit juste qu'elle venait de se marier. Rien de plus. La conversation fut si inattendue, si déconcertante, que de toute la matinée Sergueï n'arrivait pas à rassembler des pensées chaotiques qui trottaient dans sa tête : pourquoi cet appel ? pourquoi me le dire ? bien sûr qu'on était copains, bien sûr que j'adorais ces longs cils... même maintenant, peut être... Vladivostok, pourquoi Vladivostok ? Bref, il se passait quelque chose qu'il n'arrivait pas encore à comprendre. Cela le mit mal à l'aise. Surtout que depuis quelque temps il vivait dans un mécontentement de lui-même. Ce sentiment qui l'agaçait était apparu après la dernière réunion avec les directeurs d'entreprises de son district qu'il avait convoqués pour parler du plan de production. Réunion totalement inefficace...

A dix heures, tous les membres de leur comité du Parti furent réunis dans le bureau du second secrétaire, qui, selon son habitude, sans rien expliquer, lut « la liste des visites ».

– C'est quoi encore, ces visites ? A croire qu'on n'a pas assez de lettres auxquelles il faut répondre, chacun en a une bonne vingtaine ! Et il faut répondre à toutes ! – le responsable du département des industries parla doucement, mais assez fort pour que ses administrés puissent entendre. Il s'inquiétait du rapport à faire pour la semaine suivante, n'acceptait pas que ses collaborateurs soient absents une journée entière.

En cette saison deux fois par semaine ils n'arrivaient au bureau que vers midi car chacun avait pour devoir de contrôler la construction des immeubles sociaux. En automne, tous se rendait sur les champs des sovkhoses, obligés de surveiller ingénieurs et professeurs – ces intellectuels de la ville – qui y déterraient carottes et patates. En bottes de caoutchouc, ils y passaient la journée dans la boue, tout en tenant les chaussures de ville par les lacets par-dessus l'épaule. Au printemps ils surveillaient le déneigement des rues où devait passer le premier secrétaire.

Le second continuait, de sa voix monotone, en raillant de la liste les adresses qu'il venait de distribuer. Il s'agissait d'une « information à fournir à la population ».

« La population », plus précisément les familles des victimes du crash d'avion de la nuit dernière à Leningrad, devaient être informées de la mort de leurs proches. En effet, ce n'est pas à la télé qu'il fallait l'annoncer ! Dans ce dernier cas ce serait « un évènement », tandis que les gars du comité du district pourraient le faire en douce.

A la première adresse de sa liste il n'y avait personne. Bogdanov descendit évitant de faire du bruit, heureux et honteux de l'être.

A la deuxième adresse il se trouva en face d'un petit monsieur dans la cinquantaine. Il n'était que midi, mais l'homme avait déjà pris quelques verres, était bien joyeux. Par la porte ouverte Bogdanov vit une grande table mise pour une fête, où il y avait plus de bouteilles que d'assiettes ; autour de la table cinq personnes était assises.

Sergueï attira l'homme dans la cuisine, deux femmes s'y affairaient autour des fourneaux. De la pièce on appela :

« Qui est là ? ha oui, le jeune papa, enfin arrivé ! »
Mais l'homme se rendit bien compte que ce n'était pas « le jeune papa ».

– Qu'est-ce qu'il y a ?

– Je suis du comité du Parti du district...

– Eh bien, viens boire avec nous ?

- Non, je n'y suis pour rien... enfin, on m'envoie pour...

- Quoi encore, les élections sont finis... Mais enfin, qu'est-ce tu veux ?

- Lojkin Piotr Vassilievitch, il habite ici ? Je veux dire habitait... il est mort aujourd'hui... Voilà.

Bogdanov se tut. Il venait de réaliser la raison de leur fête si matinale.

L'autre refusa de comprendre :

- Qu'est-ce que tu racontes ! Où est Piotr ?

- L'avion est tombé ce matin à l'approche de Leningrad - et, comme si c'était une preuve, Bogdanov mit sous le nez de l'homme sa carte du parti - puisque je vous dis, je suis du comité... Comme si le comité de parti se chargeait des responsabilités quand il s'agissait de la mort d'un proche ! Un papier officiel prenait allure d'un bâton de maître. Quelle misère !

- Non, mais qui es-tu pour nous dire ça ! - éclata l'homme, Katia, Léna, venez vite ! Les deux femmes arrivèrent de la cuisine et Bogdanov dut répéter le tout devant trois paires d'yeux écarquillés. - Voici le numéro de téléphone, vous pouvez appeler, excusez-moi, je dois m'en aller - Bogdanov radotait sans savoir trop quoi dire, quoi faire.

Il voyait la joie s'éteindre que, remplaça l'incrédulité, la peur, l'agressivité. L'homme passa derrière le dos de Sergueï, lui barrant la sortie.

- Mais non, reste là. Je n'ai pas compris... Que faire maintenant ? Parle, parle enfin ! Explique-nous, explique-leur - l'homme montra du doigt les gens assis autour de la table : les parents et la jeune épouse.

- Il me met sous le nez son papier de merde ! Regardez-le avec sa cravate ! Il vient chier chez les gens, et puis il se sauve !

Tout en poussant Bogdanov dans la pièce, l'homme attrapa sa carte, la jeta sur le lit.

- Non, mais regarde-moi ça, Klava, regarde-moi ça ! - L'homme montra la carte là où il l'avait jetée - Ils traînent partout, souillent la vie de gens !

- Tais-toi, - ce fut un autre homme, bien plus âgé, peut être le père de celui qui est mort. Sa voix était sourde, menaçante.

- Klava, dis-lui de se taire. Il se leva, prit la carte de Sergueï sur le lit, sans la regarder, alla vers Bogdanov. S'arrêta en face, le dévisagea longtemps sans ciller. Seulement ses yeux devenaient de plus en plus petits et la lèvre supérieure couvrait l'inférieure, frémissante. De temps en temps il tournait la tête vers une femme âgée, peut être la mère du défunt, qui essayait de se lever de table, sans succès, retombant sur sa chaise, balayant les bouteilles de table. Celle d'à côté, Klava, pleurait tout en hurlant comme une folle :

- Oncle Vassia ! ne l'écoute pas..., ne l'écoute pas ! les salauds ! Elle hurlait toujours, commença à boxer l'air comme pour chasser des démons. Tante Klava, ne l'écoute pas ! Ordures ! gredins ! Elle ne regardait même pas du côté de Bogdanov, agitait toujours ses bras.

Le vieux tenait de la main gauche le revers de son veston orné de plusieurs décorations de guerre, sa main droite tenait la carte de Sergueï. « Il va me frapper ! comme ça, avec cette carte... Tant pis, c'est mieux que de me regarder comme si j'étais une ... » - Bogdanov ne put finir sa pensée, se sentit tout petit sous ce regard.

- Va-t'en, du menton le vieux lui montra la porte. - Tu ne comprends même pas ce que tu viens de faire. Tu es venu et... Le vieux secoua la tête, agita les bras. - Va-t'en. Je ne sais pas qui tu es, je ne veux pas le savoir, mais ce que tu es en train de faire... ça s'appelle... ça n'a pas de nom ! ça ne se fait pas. Les humains... ne le feront jamais.

Sergueï se tourna vers la porte, sans répondre, les paroles n'avait plus aucun sens. « Merde, ma carte ! » Mais

à ce moment l'autre, le plus jeune, surgit derrière lui, à de coups de pieds le poussa dehors.

- Dégage, salaud en cravate, on saura tout sans ton aide, pas vrai, père ? A la télé on va nous le dire, comme ça se doit ! Peut être que celui-ci nous raconte des histoires ! Pourquoi on doit le croire ?

Sergueï dégringola du quatrième étage en quelques secondes, resta longtemps en bas de l'escalier voulant reprendre ses esprits. Bourreau, oui, on le regardait comme on regarderait un bourreau. Il vient, et une personne arrête d'exister. En quelque sorte il en était responsable, comme l'avait été le facteur pendant la guerre. Sauf que le facteur amenait au moins une lettre, un avis officiel. Et lui ? Juste des mots. Pendant la guerre les gens étaient liés entre eux par un seul et immense malheur, beaucoup voyaient les voisins recevoir l'horrible nouvelle. Mais pourquoi moi, pourquoi le comité de parti ? - pensa Bogdanov. Ce devrait être des députés - on vote pour eux, ils doivent assumer... Quand il s'agit d'un soldat mort en Afganistan, au moins c'est clair, c'est l'affaire des bureaux de recrutement, ce sont eux qui prennent, ce sont eux qui rendent. Et là, si les fonctionnaires du Parti en sont chargés, c'est tout comme si tout était la faute du parti ! Et ma carte, il faudrait revenir, on va me faire des misères...

Une fenêtre s'ouvrit au quatrième étage et la carte de Sergueï tomba devant lui dans la neige.

La dernière adresse fut celle d'une dame âgée, la mère d'une victime. Dès que Bogdanov parut dans sa porte, honteux, froissant sa chapka, avant qu'il eut le temps de dire ni de montrer quoi que ce soit, elle se figea et les larmes coulèrent sur son visage.

- Je le savais, je l'ai senti, je n'ai pas dormi de la nuit. Quelque chose est arrivée, n'est-ce pas ? Avec Igoriok ? Où est-il ? C'est l'avion ?

Sergueï ne dit rien, « c'est stupide de dire que je suis du comité du district ». Son arrivée inattendu coïncida

avec le pressentiment qu'elle avait cette nuit. Elle n'eut pas besoin d'explications. La femme restait sur le seuil, elle sanglotait maintenant. Une porte d'à côté s'ouvrit, un homme passa par la porte sa tête aux cheveux roux et longs, regarda la femme, Bogdanov, referma doucement la porte.

« Il va appeler la police, – pensa Bogdanov, – et moi, j'ai rien, aucun papier officiel, il vont dire que je viens pour semer la panique, faire peur aux gens ». La police trouvait du plaisir à interpellier des types avec des cartes de toute sorte, surtout quand on les agitait devant le nez des gens.

La femme se tourna tout à coup, rentra dans son appartement, prit un châle noir, en voila le miroir dans l'entrée. Ensuite elle passa dans la pièce, regarda autour d'elle d'un regard presque indifférent – une radio bricolée sur la fenêtre, une photo de son fils avec sa belle fille sur la commode..., repassa dans l'entrée, enleva le châle du miroir... Sans rien dire, elle se posa sur une chaise, prit une bouilloire encore chaude, remplit deux tasses, poussa une soucoupe avec trois caramels vers Sergueï. « Restez un peu avec moi », dit elle enfin d'une voix presque inaudible.

Sergueï, toujours sans rien dire, but le liquide brûlant. Il n'osa pas lever les yeux, n'osa même pas réaliser que ce n'était pas du thé. Dix minutes passèrent. La police ne vint pas.

– Vous en êtes sûr ? Ce qui est arrivé à Igoriok ? Vous l'avez vu vous-même ? Peut être que... c'est rien..., – parla soudainement la femme d'une voix rompue. Elle n'attendait pas la réponse, sanglotait toujours en séchant ses yeux avec un petit mouchoir blanc.

La femme raconta que dans les années trente son mari, un simple technicien, avait disparu en « purges », qu'elle avait survécu pendant le blocus de Leningrad, que dans les années cinquante elle avait adopté un petit orphelin. Puis elle demanda :

- Personne ne nous dira rien, pas vrai ? Sergueï ferma les yeux, fit de la tête un signe négatif.

Après des missions pareilles Bogdanov n'avait pas envie de penser ni au développement des entreprises, ni au « méthodes et formes du travail du Parti », ni aux « réalisations des décisions de la dernière assemblée plénière du Comité central ». Vers le soir arrivèrent ses collègues chargés de la même corvée. Aucun responsable ne leur posa de questions sur leurs propres émotions ou sur celles des gens qu'ils avaient vus. Des rapports ne furent pas exigés non plus. Leurs chefs étaient occupés du Travail ! Néanmoins, selon les dires de certains, une des collègues avait été transportée d'urgence à l'hôpital directement « de l'adresse » avec une crise cardiaque. Un autre collègue avait failli d'être embarqué par la police, mais il s'était débrouillé tout seul.

La journée de travail continuait.

Depuis une bonne demi-heure une dame âgée au chignon de cheveux blancs, aux lunettes à la fine monture dorée, un petit cartable usé sur les genoux, attendait dans le couloir. Il la connaissait - scientifique connue, professeur, membre du Parti. Elle attendait Bogdanov qui supervisait son intervention à la fameuse assemblée plénière. Bogdanov, lui, avait le diplôme de la thèse du troisième cycle en géographie - c'était donc lui, le responsable des interventions de tous ces scientifiques et autres intellectuels.

Essoufflé, il salua en demandant pardon pour le retard, ouvrit la porte, lui proposa une chaise. Il prit la feuille avec le texte. Pour elle, il n'y avait rien de gênant : il vaut mieux que quelqu'un du comité du parti y jette un coup d'oeil, sinon il peut y avoir des problèmes.

- J'ai mentionné le nom de Brejnev ici, tout au début, j'ai énuméré tous ses titres..., - commença-t-elle.

- Bien sûr, bien sûr, merci, - bredouilla Bogdanov, réalisant que ce merci était déplacé ; mais ne voyant le nom

de Brejnev qu'une seule fois, il sentit un malaise, il fallait au moins deux fois : – au début et vers la fin, sans toute-fois énumérer les deux fois ses titres.

Sergueï connaissait certains « magiciens » qui arrivaient à mentionner le nom du secrétaire général jusqu'à trois fois dans un discours de cinq petites minutes, et, en plus, sans que personne ne s'en rende compte – si ingénieux était le texte. Pas d'une façon simpliste, genre : « comme l'a dit le secrétaire général, président du présidium du conseil suprême de l'URSS Léonid Ilich Brejnev... ». Non, ils le faisaient avec une élégance, un certain raffinement – d'abord les faits et après – « selon l'enseignement du Parti et son secrétaire général... ». Ce n'était pas importun, ça avait l'air naturel. L'important était dit, le reste n'intéressait personne.

« C'est une grosse gaffe », – pensa Sergueï, – « on va me traîner dans la boue ».

Il regardait la scientifique mondialement connue assise en face de lui. Elle parlait de la science, de son institut, de son travail, mais lui, il était loin. Les images de ce matin défilaient une à une dans sa tête. Tout à coup il se souvint du coup de fil de ce matin... Pourquoi Alenka l'avait appelé ?... Le seuil de tolérance des émotions négatives fut passé. Encore un peu, et Sergueï ne pourrait plus les neutraliser par un seul effort de volonté.

Parler à cette femme, déjà âgée, de la façon à se conduire à cette séance plénière, l'initier à toutes ces minauderies de ces collègues – tout ça lui sembla soudain absurde, honteux. Elle lui rappelait tellement une autre – celle, chez qui, il y a seulement deux heures, il prenait du « thé ».